

Leonardo da Vinci à Milan et le condottiere Pietro Monte

PASCAL BRIOIST

Université François Rabelais de Tours,
Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance

C'est l'historien Sidney Anglo qui, le premier, démontra le lien existant entre Pietro Monte, condottiere et auteur de divers traits, et Léonard de Vinci à partir d'une mention faite au feuillet 120 du Ms I de l'Institut de France: «Parle avec Pietro Monte de ces dards et de la façon de les lancer»¹. La coprésence des deux hommes à Milan autour de 1495 est assurée par le témoignage de Balthazar Castiglione qui était à Milan cette année là et qui, dans le courtisan, se livre à un éloge appuyé de Monte et de son élève, Galleazzo Sanseverino. Rappelons que le contexte du milieu des années 90 était politiquement et militairement instable. En 1494, Ludovic Sforza avait appelé à l'aide le Roi de France Charles VIII. En effet, Gênes, alliée de Naples remettait en cause la domination milanaise sur la base de l'illégitimité du gouvernement du More et ce dernier avait jugé habile d'utiliser le royaume de France comme bouclier. Ce qu'il n'avait pas anticipé, c'est la vitesse avec laquelle les armées de Charles VIII progressèrent et s'emparèrent des villes italiennes l'une après l'autre, la doctrine d'emploi de l'artillerie française faisant merveille contre les fortifications médiévales si bien que l'arsenal milanais se mit à fondre des armes "à la française". Léonard, qui décrit le matériel français admiré à Gênes et les canons "alla francese" témoigne de la prise de conscience d'une infériorité technologique à laquelle il fallait remédier rapidement. Il portait déjà à cette époque le titre d'*ingegnarius* et appartenait à une commission ducale d'experts (parmi lesquels Francesco di Giorgio Martini et Donatino Bramante) chargée de s'assurer de la sécurité des défenses du duché.

Pietro Monte, lui, dont nous connaissons le profil à l'antique grâce à l'avertissement d'une médaille, est moins facile à cerner. Né en 1455, il est de trois ans le cadet de Léonard². D'après la fine étude de Marie-Madeleine Fontaine, il est le fils d'Ugolino, marquis de Monte, condottiere de métier. A 23 ans, après une sérieuse éducation humaniste, Pietro commande déjà une troupe de 200 hommes au service des Florentins contre Naples (1478) et deux ans plus tard, il affronte les Vénitiens pour le compte des mêmes commanditaires lors de la guerre de Ferrare (siège de Forlì)³. Il est possible, comme le suggère Marie Madeleine Fontaine qu'en 1481-1482, Monte ait fait un premier séjour en Espagne et y ait connu des personnages importants. En 1484, en tout cas, il combat les Gênois et en 1486 il assure la défense de Montepulciano. En 1487, toujours au service des Florentins, il défend la forteresse de Sarzanello lors de la guerre de Sarzana avant de se marier l'année suivante avec une

¹ *Parla con Pietro Monti di questi tali modi di trarre i dardi* cite dans S. ANGLO, "The man who taught Leonardo darts: Pietro Monte and his 'lost' fencing book", *The Antiquities Journal*, 69, (1989): 261-278.

² On calcule cette date de naissance à partir des *Opuscula* de 1497 (f.Ai v^o), un manuscrit consulté par Marie Madeleine Fontaine, puisque Monte y déclare au Cardinal Cisneros avoir 36 ans alors que le texte est écrit en 1491 Cf. M-M FONTAINE M.M., *Le Condottiere Pietro del Monte*, vol.6 de *Textes et Etudes*, Centre d'études franco italiennes, Universités de Turin et de Savoie, eds. Slatkine, (Genève 1991), 20.

³ Pour toutes ces précisions, voir le site de Roberto Daminani qui offre une prosopographie extrêmement complète sur les condottieri:

<http://www.condottieridiventura.it/~condotti/index.php/lettera-m>

filles de Condottiere originaire de la ville de Pérouse. On perd alors un peu sa trace mais il est assurément en 1491 en Espagne à la cour d'Isabelle la Catholique où il rédige le *De Dignoscendis Hominibus*. Il s'agit d'un ouvrage dédié à l'infant Juan d'Espagne auquel il donne des conseils de formation militaire (comment préparer son corps à la lutte, lancer des javelots, comment connaître les chevaux et les hommes d'après leurs tempéraments etc.). Monte fréquente la haute noblesse (le grand maître de Calatrava, par exemple) et participe peut-être à la guerre de reconquête de Grenade⁴. En 1492, on le retrouve en Italie, entre Milan (où est finalement publié le *De Dignoscendis Hominibus*), Naples et Rome, fréquentant les familles de condottieri (Sanseverino) et de cardinaux (Carafa)⁵. En 1494, depuis le camp aragonais de Lugo, en Romagne, il demande au Pape la solde de ses mercenaires. Il est donc à cette époque un condottiere reconnu à l'importante expérience militaire acquise dans les guerres d'Italie et les guerres de reconquête de la péninsule ibérique. On ne sait pratiquement rien de la vie de Monte en 1495 mais l'on suppose qu'il réside alors à Milan, qu'il est familier de la Cour de Ludovic le More et qu'il sert de prestigieux maître d'armes et d'équitation à Galeazzo Sanseverino. Ce dernier a été le patron de Léonard en 1491 lors de l'organisation de la joute des hommes sauvages, et continue avec son frère d'employer le Toscan en 1495 pour l'organisation d'un masque à dispositifs mécaniques: la Danae.

La présente communication a pour objet d'envisager la nature des relations entre Monte et Léonard à partir d'un parallèle entre le travail de l'un et de l'autre ayant laissé une trace écrite. Elle se concentre surtout sur les armes blanches et les techniques de combat individuelles.

Pour étudier la pensée militaire de Pietro Monte et reconnaître les éléments que celle-ci partage avec les carnets de Léonard de Vinci, trois ouvrages sont particulièrement utiles, en premier lieu le *De Dignoscendis hominibus* (1492) déjà cité, ensuite les *Exercitiorumque atque artis militaris collectanea: in tris [sic] libros distincta* publiés à Milan par Iacomo da Legnano en 1509 de façon posthume, et enfin le *De unius Legis veritate et sectarum falsitate: opus utilissimum & perspicacissimum*, publié lui aussi à Milan en 1509. La version de la bibliothèque Mazarine que nous avons utilisé, annotée par Guillaume Postel, tient reliés ensemble le *De Unius Legis*, les *Collectanea* et le *De singulari certamine*, sorte de discours sur les duels. L'allusion de Léonard à l'expertise de Monte dans la manière de lancer les dards semble un bon point de départ de notre enquête. Monte est effectivement un spécialiste de cette technique dont il parle déjà dans le *De Dignoscendis Hominibus*. C'est toutefois dans les *Collectanea* au chapitre 119 qu'il explique le mieux le *modus operandi* que recherche Léonard:

Des traits ou de la manière de tirer au sens large.

On désigne en espagnol par *brachiera* toute espèce de tir au moyen d'un bras; nous parlerons indifféremment de *brachiera* ou de *brazear* pour l'acte de jet, tant il est vrai que dans la façon de tirer il y a peu de différence entre un projectile (*telum*) ou l'autre. Mais quiconque opère sans technique ni méthode quel que soit le moyen de lancer change sans cesse son tir (<est novice chaque fois qu'il recommence>), et dans le lancer chaque fois que nous voulons expédier un javelot, un bloc de pierre ou tout autre projectile, il faut prendre garde de ne pas prendre appui au manche¹, ni sur le côté gauche, il faut pouvoir faire un grand demi-tour à droite à l'arrière, et il faut que la

⁴ Marie-Madeleine FONTAINE, *op.cit.*, p.20.

⁵ *Ibid.*:12-15.

partie antérieure puisse sortir en ligne droite, et il ne faut incliner ni la tête ni le bras à gauche afin de ne pas prendre de mauvaises habitudes, et il suit de là qu'on ne doit s'appuyer sur le côté droit que très brièvement. Au point que toutes les fois que nous ferons un bon tir nous sentirons une fatigue au côté droit, et chaque fois que l'arme part vers la gauche, le projectile que nous appelons, nous, "dard", parvient à peine à s'élancer, et la javeline doit chaque fois aller plus haut. D'où la nécessité d'aller aussi haut qu'on peut avec le bras au moment de lâcher le projectile, et d'exécuter le lâcher le plus souplement possible. L'arme, quelle qu'elle soit, lorsqu'on la lance, s'affaisse parce que le bras repart d'autant plus bas à cause de la pointe ferrée; et le côté du corps doit rester bien parallèle au mouvement que nous imprimons à la lance, et cependant pour le lancer il faut que le bras s'élance vers le haut, et que l'arme prenne impulsion par lui⁶.

On le voit, il ne s'agit pas du tout de lancer des fléchettes sur cible à la taverne, mais bien de lancer le javelot de guerre⁷. L'expertise de Monte s'explique, on le comprend grâce à l'allusion à l'Espagne, grâce à sa familiarité avec les façons de guerroyer des *jinetes*, ces cavaliers légers ibériques qui utilisaient des javelots et déployaient leurs talents lors de compétitions dénommées "juegos de canas"⁸. Monte était convaincu de la supériorité militaire de l'Espagne et depuis 1491 ne perdant aucune occasion de faire l'éloge de sa patrie d'adoption. La question de Léonard est néanmoins beaucoup plus spécifique que le propos des *Collectanea*, il se demande en effet si Monte peut lui apprendre quelque chose sur le lancé du javelot avec un propulseur. De fait, les deux hommes se connaissent sans doute fort bien au moment où Léonard rédige la fameuse ligne du Ms I.

En dehors du lancer de traits, il est au moins quatre domaines sur les armes individuelles que Léonard et Monte abordent à cette époque en un parallèle troublant: la nomenclature latine des armes modernes, les façons de combattre des lansquenets allemands, la question des arbalétriers montés et enfin la question du combat d'un fantassin contre un cavalier.

La nomenclature des armes modernes en latin est un problème qu'affronte vaillamment Pietro Monte dans les *Collectanea*. Marie Madeleine explique qu'au départ, Monte écrivait en langue vulgaire mais que son espagnol rudimentaire l'avait

⁶ P. MONTE, *Collectanea*, (Milan, 1509): De brachiera vel modo iaculanda universaliter assumpto Cap CXIX Brachiera hispano idiomate pro quocunque genere proiciendi cum brachio intelligitur:& brachieria & brazear vocamus dum in actu iaculamur: & in modo iacullandi pauca est diferencia ex uno telo ad aliud. Sed qui sine ratione aut arte operatur in qualibet specie projiciendi tanquam novus repetitur & in iaculatio ne principalius cavendum ne in sinistro latere pendeamus dum volumus expellere telum: lapidem: aut aliam armam:& magna volta fienda est per latus dextrum in parte posteriori:& antierius exire oportet recto tramite:& neque caput: neque brachium in sinistra parte declinandus ne mala consuetudo affirmatur:& ex hoc sub dextero latere parumper pendere debet. Ideo quotiescunque bene projicimus aliquam fatigam in dextero latere sentimos:& quanto arma in sinistrum volvitur parum potest ire telum quod nos dardum nuncupamus:& lancea semper alta ire debet. Unde oportet quod brachium in puncto expeditionis altum sistet quanto possibilis eritatque dissolutissime expediatur. Quaelibet arma quum nexpellitur perit quod brachium rursum tendat præter vectem ferreum quo magis infimus:& juxta latus ire debet ferme eodem modo quo pilam abstrahimus dum ipsa:& tamen in projiciendo extollendum est brachium:atque arma ab ipso excussa.

⁷ Voir pour plus de détails sur le sujet F. BUTTIN, « Les propulseurs de Léonard de Vinci », *Bulletin de la Société préhistorique française. Études et travaux*, 61, (Paris, 1964): 56-64.

⁸ Cf D. NICHOLLE, *Granada 1492, the Reconquest of Spain*, eds. Osprey publishing, (Oxford, 1998): 24 et plus généralement W.H.PRESCOTT, *The Art of War in Spain. The Conquest of Granada 1481-1492*, eds. Osprey publishing (Oxford 1995).

forcé à passer au latin sous les encouragements de l'entourage d'Isabelle la Catholique. Dans un premier temps, Monte est aidé par un ami soldat, Gonzalo de Ayora, également théologien, chroniqueur et latiniste distingué. C'est lui qui traduit en latin la version espagnole originale du *De Dignoscendis Hominibus*. Monte connaît probablement ce personnage haut en couleur depuis Milan car Ayola présente à Isabelle de Castille en 1492 une lettre de recommandation signée de Gian Galeazzo Sforza⁹. Dans les *Collectanea*, Monte reprend avec ou sans l'aide d'Ayora, les idées du *De Dignoscendis* et d'un mystérieux *De Via ad exercitium militari* jamais publié mais auquel il est fait allusion au prologue du deuxième livre¹⁰. Le traité des méthodes de combat et d'entraînement est en même temps une véritable encyclopédie des armes de l'époque et chacune se voit attribuer un nom latin. Ainsi Monte et Ayora inventent-ils les termes pour qualifier toutes les pièces de l'armure de plate: *thorace albo* pour la cuirasse, *lorice super latera* pour les tassières, *schinellis* pour les jambières, *chirotecis* pour les gantelets etc. La difficulté de coller à la réalité contemporaine est manifestée par la mention fréquente des termes vulgaires dont essaye de rendre compte le terme latin par exemple dans la phrase «*barbutius albus qui bavera vulgariter nominatur*» («barbute blanche que l'on appelle vulgairement bavière»). L'intérêt professionnel de Monte pour ce type de sujet est sans doute renforcé par sa fréquentation probable des armuriers milanais, les meilleurs du temps (ce sont eux par exemple qui réalisent l'armure que porte Ferdinand d'Aragon en 1492). Notons que d'après certains dictionnaires biographiques anciens ayant eu accès à des manuscrits aujourd'hui disparus, Monte aurait écrit son *De Via ad exercitii militari* au moment où Galeazzo Sanseverino et le chevalier bourguignon Claude De Vaudrey imaginaient de nouvelles armes pour l'infanterie et pour la cavalerie au service de Maximilien, Roi des Romains. On peut se faire une idée de ces armes car il se trouve que le Kunsthistorisches Museum de Vienne conserve une armure-tonneau utilisée en tournoi à Worms devant l'empereur par Claude de Vandrey: cette panoplie remarquable, réalisée dans les années 1490, est signée par les Milanais Giovanni Marco Meraviglia et Damiano Missaglia. L'hypothèse selon laquelle Sanseverino et Monte auraient été présents lors du tournoi de Worms nous est suggérée par des remarques formulées par Monte dans le *De Unius Veritate* concernant des expériences de balistique qu'il aurait conduites avec le parc d'artillerie de Maximilien¹¹.

On ne peut guère s'empêcher d'établir un rapprochement entre les exercices linguistiques auxquels se livre Monte dans les années 1490 et les recherches de dénominations d'armes anciennes chez les auteurs latins auxquelles se livre Léonard dans le manuscrit B, durant les mêmes années 1490: il note par exemple que d'après Aulugelle, l'épée nommée *romphea* ou la *falca* (faux) étaient utilisées par les Thraces, de même que l'*acinace* était le couteau des Scythes, que la *dolabra* était d'après Tite Live la double hache des pionniers Carthaginois, que l'*arpe* était selon Lucain une épée

⁹ Nous puisons toutes ces précieuses informations dans la biographie de Monte écrite par Marie Madeleine Fontaine, *op.cit.*, p.17.

¹⁰ Cf. P. MONTE *Collectanea, op.cit.*, Liber II, Prologus: *Hactenus quandam universalem regulam exercitiis competentem pertractavimus similiter: & aliquam particulam de complexionum cognitione: ac de regula deducendi secretum unius exercitii ad aliorum remedium: & cognitionem. Denuo in hac secunda parte aliam breviorum recollectam faciemus: in qua particulariter de unoquoque telo aliusquem quampluribus exercitiis pertractabitur: tamersi oporteret: quod si quispiam huic libello studere vellet saltem aliquod principium habeat de via: quam alias diffusius scriptimus. Quandoquidem aliter difficillimum est: quod ab aliquo intelligatur: quum hic omnia brevia sint.*

¹¹ Cf. P. MONTE, *De Unius Legis Veritate*, impr. per J.A. Scinzenzeler, (Milan, 1509), chapitre LXXV.

faucharde utilisée par Persée contre la Gorgone, ou encore que la vervina citée dans une comédie de Plaute était une longue lance dotée d'un fer aigu. Du folio 30 au folio 45 du manuscrit B, les pages sont remplies de ce genre de réflexions décrivant plus d'une trentaine d'armes. Léonard n'est pas moins connaisseur des armes modernes, qu'il décrit complaisamment et dont Pelucani a fait la recension dans un article publié par l'Accademia della Crusca. Cependant, dans ce domaine, Léonard s'en tient au terme vulgaire italien (par exemple *rotello* pour un bouclier rond) tandis que Monte emploie le terme latin (*parma*)¹². On note aussi que des associations d'armes assez uniques, comme celle propre aux lansquenets de la rondache et du fauchon, se retrouvent à la fois dans les *Collectanea* et dans les notes léonardiennes (C.A. f.68r). Est-il dès lors si improbable de penser que Monte et Léonard se soient encouragés l'un l'autre dans leurs recherches philologiques ? Ce qui rend l'hypothèse plus probable encore est que les deux hommes décrivent dans des termes très identiques les façons de combattre des lansquenets et proposent tous deux des moyens de les contrer. Léonard, par exemple, évoque avec un dessin la :

Façon dont les Allemands mêlent et tressent leur formation, en se serrant ensemble, et entrecroisent leurs piques contre l'ennemi, ils se courbent mettant une des extrémités de l'arme à terre, tenant le reste en main (Ms B f.61r).

Monte décrit plus précisément que Léonard la façon unique qu'ont les lansquenets de manier la pique ou la hallebarde :

Quand les Allemands veulent barrer le passage [des hommes d'armes] ou les rencontrer, ils dirigent contre eux leurs piques en masse compacte et puissante, en façon de croix de saint André; ainsi les chevaux ne peuvent pénétrer au milieu des fantassins allemands sans subir de très grands dommages.

Léonard, était partisan, on le sait, d'utiliser contre l'infanterie des chars à faux ou des chars armés (les fameux *cari armati* cités dans la lettre à Ludovic le More), or c'est cette même solution que Monte adopte dans les *Collectanea* pour porter le dégât dans une masse de fantassins et protéger l'avancée de ses propres fantassins, même s'il juge que l'usage de l'épieu de guerre (*spetum*) est une bonne alternative quand on n'est pas en terrain plat et découvert¹³. On notera qu'à Ravenne, en 1512, celui qui était le lieutenant de Monte à Sarzanello, le célèbre Pedro Navarro, adopte exactement la solution des chars à faux pour stopper les mercenaires germaniques de Louis XII.

Ajoutons encore que Léonard était particulièrement intéressé par les tactiques des arbalétriers montés (cf. la communication de Benjamin Deruelle). On peut expliquer cette curiosité par la familiarité qu'entretenaient Léonard et Crivelli (père de la Belle Ferronière mais aussi capitaine de la garde des arbalétriers montés de Ludovic le More), mais aussi, pourquoi pas, par le fait que Monte, d'après le témoignage du Vénitien Sanudo, était lui même à la tête alors d'un escadron d'arbalétriers montés, considérés alors comme une unité d'élite. Les travaux de Carlo

¹² Claudio PELLUCANI, *Il lessico delle armi: alcune osservazioni leonardiane*. Studi di Filologia Italiana, vol. LXVII, Accademia della Crusca, Centro Studi di Filologia Italiana (Firenze, 2009).

¹³ P.MONTE *Petri Montii Exercitiorum atque artis militaris collectanea in tris [sic] libros distincta*, impr. per J.A. Scinzenzeler, (Milan, 1509): Et hic dici posset cy habendo aliquot currus armatos versus inimicos utile erit eo cy gentes possunt currus usque ad diminium inimicorum deportare & secure ambulare.

Pedretti à propos d'un traité illustré disparu de Léonard De Vinci portant sur l'art de combattre à pied un cavalier, méritent d'être visités à nouveaux frais dans le contexte de la possible collaboration entre Léonard et Monte¹⁴.

Rappelons les données du problème: Selon l'auteur du *Trattato dell'arte de la Pittura* publié en 1584 nommé Giovanni Paolo Lomazzo, Léonard aurait offert à un certain Gentile Borri, maître d'armes des Sforza, un traité ou à tout le moins plusieurs planches représentant des fantassins affrontant des cavaliers¹⁵. Un feuillet léonardien survit d'ailleurs à l'Accademia de Venise se rapportant exactement à ce sujet et l'on y voit un fantassin armé d'une pique/argueuse/bouclier conique, résister à un chevalier. Borri était en escrime un disciple de l'école Ferraraise de *Fiore dei Liberi* qui, dans son *Flos duellatorum*, consacrait d'ailleurs plusieurs pages aux façons de contrer un homme d'arme chargeant à la lance. C'est exactement ce thème que traite Pietro Monte dans le chapitre des *Collectanea* (Choses collectées) intitulé : «De quelle astuce nous pouvons nous servir alors que nous sommes à pied et que nous attendons un cavalier»:

Quand on est un fantassin et que l'on a l'intention d'attendre un cavalier, il faut prendre la pique avec les deux mains et la pointer vers l'avant. Et si la pique n'est pas aussi longue qu'on puisse planter la pointe fermement dans la terre, il faut que le cavalier approche d'une distance de 14 ou 15 pas. Et alors il faut tenir notre lance d'une main sans aller au delà et avec l'autre, il faut projeter contre le chevalier une pierre légère ou un objet semblable. Et lorsqu'il arrive à notre hauteur, il faut à toute vitesse reprendre notre pique à deux mains pour dévier le coup sur le côté avec notre arme avec une plus grande force. Il ne faut pas essayer de viser au delà de la position que nous tenions précédemment et lorsque l'ennemi arrive, il faut le frapper, lui ou son cheval, enfin il faut nous souvenir toujours de dévier son arme quelle que soit sa façon d'arriver sur nous. Et si le chevalier veut faire demi tour, il faut que nous restions à son contact et que nous ne le laissions pas se détourner par une volte. Et si le chevalier, avec la plus grande constance, vient vers nous, il est nécessaire de le toucher à la tête avec notre arme et sauter de côté et nous avons l'habitude de porter toujours deux coups de hache, l'un pour frapper l'homme, l'autre pour frapper le cheval. Et par ce moyen, lorsque le chevalier sera à terre, il faudra le combattre avec une simple épée, d'autant que notre pique sera d'un secours plutôt médiocre. Dans ce corps à corps, il ne faut absolument pas s'enfuir tête la première par le chemin. Enfin, il ne faut pas montrer à l'adversaire où nous cherchons à aller. Et celui qui reste à cheval ne pourra guère avoir le dessus contre un fantassin. Mais il se trouve peu de fantassins ayant suffisamment d'âme pour le combat contre les cavaliers. Enfin s'ils peuvent regarder suffisamment droit devant eux, ils peuvent achever facilement celui qui est tombé à terre et ils peuvent frapper de l'épée les jambes du cheval ennemi, surtout si ce dernier porte une armure et que le chevalier n'a plus de lance. Avec des armes brisées, il est très difficile pour le chevalier de frapper un ennemi au sol¹⁶.

Nous avons là les conseils d'un professionnel de la guerre qui fut un temps le maître d'armes et d'équitation de Galeazzo Sanseverino, patron de Léonard. Ce passage est d'autant plus effrayant qu'il ne s'agit clairement pas d'une élucubration théorique, ces gestes, aussi improbables qu'ils nous paraissent, étaient très

¹⁴ C. Pedretti, *Leonardo e io*, Mondadori ed., (Milano, 2008), 458.

¹⁵ Sur ce traité perdu d'escrime de Léonard qui aurait un temps été entre les mains du Duc de Savoie Carlo Emanuele I, voir C. Pedretti, *Leonardo e io*, Mondadori ed. (Milano, 2008) : 458-460.

¹⁶ P. MONTE, *Petri Montii Exercitiorum atque artis militaris collectanea in tris [sic] libros distincta*, impr. per J.A. Scinzenzeler (Milan, 1509). Livre II, chapitre xliiii. Traduction du passage en latin par Jean-Jacques et Pascal Briost.

certainement maîtrisés par Monte. Ce dernier était un athlète accompli et le *De Dignoscendis Hominibus* nous rappelle qu'à Rome, il avait eu le loisir de comparer les proportions de son propre corps avec celles de l'Hercule en bronze du Capitole et les avait trouvés semblables. Nul doute qu'il respectait lui-même les conseils qu'il donnait dans les *Collectanea* sur la nécessité de fréquenter régulièrement la palestra. La pratique militaire réelle complétait ce façonnage du corps en durcissant l'esprit contre la peur et il semble qu'à la guerre, Monte mettait en œuvre avec ses troupes ses recommandations. Ainsi, dans la guerre des Florentins contre Pise en 1505, Francesco Sansovino explique la victoire de Monte à la Torre de San Vicentio par le fait que son héros avait disposé au sein de sa cavalerie des fantassins armés de guisarmes (ronca) ayant promptement désarçonné leurs ennemis¹⁷. Dans les *Collectanea* sont par ailleurs décrites, rappelle Marie-Madeleine Fontaine, des techniques de voltige d'une grande technicité auxquelles Monte donne en bon courtisan le nom de ses élèves: la Sforzada, la Galeazia, la Severina, La Mora, mais qu'il avoue avoir été incapable de reproduire après ses 35 ans. Les arts martiaux sont affaire de pratique mais aussi d'âge et tous les traités de la Renaissance considèrent qu'après quarante ans, il ne fait plus bon être soldat.

Cet examen détaillé des écrits de Monte et de Léonard vient de mettre en évidence des intérêts communs des deux hommes dans le domaine des armes blanches. Il souligne une familiarité entre deux personnages de statuts sociaux forts différents qui se nouait non seulement sur des intérêts techniques communs mais aussi sur des intérêts d'ordre spéculatifs et scientifiques. On pourrait le démontrer ailleurs à propos d'un tout autre domaine, celui de l'artillerie. Les deux Toscans y rivalisaient d'expertise et posaient des questions si profondes qu'elles remettaient en parfois les idées aristotéliciennes les plus rebattues sur la nature du mouvement, ce qu'il nous faudrait démontrer dans un nouvel article tant la question est ardue. Le marquis combattant, Pietro Monte, et l'ingénieur militaire tout juste agréé, Léonard de Vinci, partageaient à l'évidence une même passion pour le savoir. Leur amitié commune avec Galeazzo Sanseverino, le capitaine général de Ludovic le More, a sans doute produit les occasions de rencontres mais il y en eut d'autres encore comme la fréquentation des armuriers et de la fonderie de Sforza. L'histoire, toutefois, sépara finalement les deux chercheurs car alors que Léonard se rangea semble-t-il assez rapidement dans le camp des Français qui envahirent le duché de Milan en 1499, Pietro Monte, lui, après avoir longuement participé aux guerres pisanes, s'engagea en 1507 aux côtés des Vénitiens contre les français et mourut à la bataille d'Agnadel en 1509 à la tête de l'infanterie du Doge. Les chroniques de l'ambassadeur vénitien Sanuto rapportent ses derniers mots:

A ce moment précis surgit un gros escadron de Français fort de 800 lances alors que déjà leur escadron avait été taillé en pièce par les nôtres...voyant cet escadron venir vers notre pauvre infanterie, pour ne pas les abandonner, je leur portai secours avec

¹⁷ «Pietro, si dice che nell'eta sua fu il primo fante a pie che havesse l'Italia, nell'acquisto di Pisa per i Fiorentini, si porto con incredibil valore. Percioche andando Bartolomeo d'Alviano Generale del Re di Napoli al soccorso di Pisa, Pietro coltolo alla Torre di San Vicentio in Campiglia, lo roppe con poca gente; conciosia che havendo collocato fra la cavaleria diversi fanti a pie con le ronche, ordino loro che attendessero solamente a sbrigliare i cavalli nemici, i quali sentendosi liberi e non potendo esser retti da loro padroni, si mettevano in fuga adando contra il loro proprii», in F. SANSOVINO, *Origine e fatti delle famiglie illustre d'Italia*, Venetia, 1670.

BRIOIST

mes 400 hommes d'armes et le seigneur Pietro Dal Monte me dit: Seigneur Bartolomio, il est temps de mépriser la mort pour obtenir la victoire ¹⁸.

Ces braves paroles n'eurent pas l'effet escompté et les fantassins du condottiere furent écrasés avec lui. Sanseverino était entre temps passé au service de Louis XII et début juillet 1509, Léonard participa même à la célébration à Milan de la victoire d'Agnadel, le clou du spectacle étant un lion mécanique, peut être le lion de St Marc, s'inclinant devant la puissance du Roi de France¹⁹.

¹⁸ M. S. SANUTO, Il Giovane, *Diarii*, vol XVI, Eds. Vizzanti (Venezia, 1909) 237-239.

¹⁹ J. Burke, «Meaning and Crisis in Sixteenth Century: Interpreting Leonardo's Lion», *Oxford Art Journal*, 29 (March 2006):77-91.